

Corentin Corre

LA PETITE ZOÉ

Roman

Chum Éditions

IMPRIMÉ ET FAÇONNÉ EN FRANCE

ISBN : 979-10-92613-22-3

© 2015, Chum Éditions

Février 2015

Là est un havre d'espoir.
Ce roman est dédié à celles et ceux qui y
ont contribué par leur propre histoire et à
qui j'ai beaucoup emprunté dans un sou-
ci d'authenticité.

Nous étions faits pour être libres
Nous étions faits pour être heureux
Le monde l'est lui pour y vivre
Et tout le reste est de l'hébreu
Vos lois vos règles et vos bibles
Et la charrue avant les bœufs
Nous étions faits pour être libres
Nous étions faits pour être heureux.

Louis Aragon – Elsa

Elle me sourit, avec les yeux, et c'est beaucoup mieux. Le sourire de ce matin, elle l'avait fait par politesse, et c'était quand l'autre péquenot avait fait les présentations. Il n'était pas mal, c'est du premier sourire dont je parle, mais avec les yeux c'est tellement mieux, et puis surtout, on est seuls maintenant.

Ils dorment tous, sauf Ben, mais il ne dort jamais celui-là, à part en classe, ça c'est la petite Zoé qui me l'a dit lorsque j'ai débuté, il y a quelques mois. D'ailleurs, vu les nuits qu'il passe, Ben, ça ne m'étonne pas qu'il dorme en classe. Tous les soirs, je vois le halo vert bleu de son iPod qui balaye l'entrebâillement de la porte de sa chambre. Ça commence à minuit et ça s'arrête vers les deux-trois heures du matin. Il attend que tout le monde se couche, en fait, il attend patiemment, ce rusé, que je finisse ma dernière ronde, et quand le silence et l'obscurité tombent finalement sur *Venise*, l'aile nord de l'internat où lui et tous les autres vivent du lundi au vendredi, qu'il entend enfin les ronflements du gros Jon sur sa droite, il allume sa tablette. Sacré loustic ! Mais je m'éparpille... J'ai toujours tendance à m'éparpiller... C'est son sourire à elle qui m'a déré-

glé... Je finissais ma nuit tranquillement hier matin lorsque le remue-ménage avait commencé...

C'est toujours le chahut le matin avec les jeunes qui se réveillent, la toilette, la musique dans les haut-parleurs, le petit déjeuner et tout le bastringue. Ils étaient tous partis en classe à leur rythme, comme ils le faisaient tous les jours, Éric le premier, Ben le dernier, comme d'habitude. Il faisait beau, c'était une de ces belles journées d'automne comme on n'en trouve qu'en Nouvelle-Angleterre, fraîche, pleine de soleil et de couleurs, des jaunes, des rouges, des bruns et des oranges. Les jardiniers poussaient leurs tondeuses, on voyait leurs taches jaune et noire sur les terrains de sport et les pelouses du campus. Du parking, sur la droite, arrivaient maintenant les professeurs, les nurses et les volontaires, la relève, avec leurs cafés et leurs projets fumants. Ils démarraient leur journée, je finissais la mienne.

L'équipe du jour vient de prendre le relais, et je m'apprête à rentrer chez moi. Il est exactement huit heures et j'ai besoin d'une cigarette, là, maintenant, une envie viscérale et qui me fait mal au ventre. J'ai trente ans et ça fait vingt ans que je fume. On ne fume pas dans l'enceinte de l'école, je viens de me taper mes douze heures sans, alors plus besoin de café pour moi, juste l'envie d'une douche froide, d'une bière fraîche et surtout d'une cigarette que je vais faire durer en lisant le journal. La clope, la bière

et le canard sont mes petits plaisirs du matin, et ça sera chez Madame Sobanski en rentrant tout à l'heure. La vieille Gertrude Sobanski. Je l'aime bien et elle m'aime bien, on s'épaule elle et moi. Je lui rappelle son julot qu'elle dit souvent, parce que lui aussi il aimait bien se taper sa bière en rentrant du taf et avant de s'endormir. Elle ne peut plus lire Madame Sobanski tellement elle est vieille, mais elle n'a pas arrêté son abonnement au Boston Globe. J'avais pris l'habitude de descendre chez elle tous les matins pour mon café et pour lui lire les titres. Depuis que je travaille de nuit, je m'arrête chez elle avant de remonter chez moi et je lui lis le canard en détail avant d'aller me coucher. C'est notre routine, on a tous nos habitudes, les bonnes comme les mauvaises, mais c'est ce qui rend la vie plus confortable.

J'en étais là de mes pensées, heureux à l'idée de rentrer chez moi et regardant l'équipe de jour arriver, lorsque Pierson a déboulé avec son air con et une jolie fille sur ses talons. Pierson, le péquenot... C'est l'intendant en chef Pierson, il insiste toujours sur « chef » quand il se présente, peut-être pour pas qu'on confonde avec intendant tout seul. Il a peut-être raison, intendant en chef, ça sonne quand même un peu mieux. Il est un peu cul cul la praline Pierson. « Vlad, attendez... »

Vlad, c'est moi. Vladislav Papadakis, trente ans, boiteux, borgne, amateur de musique classique en général et de Chopin en particulier, neurasthénique,

orphelin, buveur de bière et surveillant de nuit au pensionnat de l'Institut de formation et d'insertion de Canton, dans le Massachusetts, depuis mars 2013. J'avais neuf ans en 1991 quand je suis devenu adulte et orphelin, mais de ça, je vous en parlerai plus tard, on a tout le temps et l'histoire ne fait que commencer. Je me disperse... Il a l'air essoufflé Pierson, il siffle en parlant... « Vlad, Zahira... Elle commence ce soir, elle va remplacer la grosse Sandy qui est enceinte comme vous le savez, elle commence sa formation avec vous ce soir. »

Celle qui vient de se faire appeler Zahira sourit poliment, avec timidité presque. Elle a la peau noire et mate, une bouche pulpeuse avec des dents bien blanches, des yeux sombres et des cheveux frisés qui lui tombent en boucles sur les épaules. Elle est fine, mince presque, élégante, elle est incroyablement jolie et elle porte une robe en toile fleurie, jaune, qui laisse deviner une poitrine généreuse, lourde, pleine d'espoirs. Elle porte aussi des boucles d'oreilles, des vraies, des boucles rondes et dorées qui mettent en valeur son sourire. Elle est très grande, bien plus grande que Pierson mais ce n'est pas difficile, c'est un nabot, plus grande que moi aussi, et ça, ça, c'est plus difficile. J'apprendrai ce soir, quand on ne sera plus que tous les deux, qu'elle est Érythréenne, qu'elle a vingt-deux ans, qu'elle est arrivée aux États-Unis l'année dernière avec un visa de réfugiée, et qu'elle vit chez son frère Ismaël à Boston.

J'apprendrai aussi, mais bien plus tard que son con de frangin veut la marier au cousin qui a un nom bizarre, Belzebuth, ou à peu près, je n'ai pas très bien saisi, qui habite chez lui, chez eux donc... Tu parles d'une ambiance... On en reparlera aussi... On se sert la pince tous les trois, ils filent tous les deux vers les bureaux de l'administration, et je rentre chez moi.

C'était ce matin tout ça. Nous sommes maintenant installés tous les deux sur le canapé de la salle de séjour, à *Venise* donc, dans la pénombre. Il est une heure du matin, nous buvons du thé, je lui parle de Pierson et de Ben, je déconne et elle me sourit. Avec les yeux, comme je disais tout à l'heure, et elle est belle quand elle le fait. Elle a de beaux yeux de biche Zahira, de grands yeux noirs avec des cils longs comme ça. Et avec ça, je me suis dit, elle est équipée pour la vie. Rien besoin d'autre. Ce sont toujours les yeux qui parlent, et causeraient-ils ceux-là ! Elle prête attention, elle écoute, elle est un peu timide, beaucoup même, je l'ai senti tout de suite. Elle me fait répéter certaines phrases, mais son Anglais est bon, quoiqu'approximatif. *Venise*, c'est son premier job aux États-Unis, elle a transité ici par un bureau d'aide aux réfugiés, situé à Providence, avec lequel l'école travaille souvent.

« Ici », c'est un endroit spécial.

« Ici », on aide les jeunes à se débrouiller du mieux qu'ils peuvent. C'est une question d'autonomie, on leur apprend à se débrouiller, car il faut

toujours savoir avancer dans la vie, même quand on ne peut plus marcher. C'est une question de principe et de survie, et je suis bien placé pour en parler. Je pense d'ailleurs que c'est pour ça qu'ils m'ont donné le boulot, ils l'ont tout de suite vu que j'étais un débrouillard. « Tu vois, Zahira, nous on travaille la nuit, quand tout le monde dort. Tout le monde, sauf Ben, mais bon... Je pourrais lui demander d'éteindre sa tablette à Ben, et après, hein, ça servirait à quoi ? La nuit, c'est pas fait pour dormir, d'ailleurs toi et moi on ne dort pas non plus, on fait quoi là maintenant, hein, on boit du thé, alors... »

Il y a douze jeunes dans l'aile où l'on se trouve maintenant, elle et moi. Des ados de treize à vingt ans, tous atteints à des degrés divers de malformations physiques plus ou moins graves, qui nécessitent un encadrement médical, psychologique, et pédagogique. Ces trois mots-là sont ceux de Pierson, c'est pas des mots à moi ça, je répète seulement. Je ne suis ni docteur, ni psychologue, ni pédagogue, et pourtant je les encadre bien, très bien même, en tout cas mieux que ce con de Pierson.

— Tu vas voir demain matin, Zahira, dans quelques heures, quand ils vont se lever... Moi mon plaisir, c'est de les voir tous filer en classe, ils y vont seuls tu sais... Pour la plupart, ils se retrouvent ici après plusieurs années dans une école publique où ils étaient bien souvent les seuls en fauteuil roulant... Ici, les seuls sans fauteuil, c'est nous... Tu la vois la différence ? C'est quoi la norme, dis-moi ? La

norme c'est une grande illusion. La norme, c'est la merde que les soumis et les gens sans imagination ont dans les yeux.

Et c'est ainsi que se déroula ma première nuit avec Zahira Zelalem Felasha, d'Addis Abeba, celle où je fus atteint d'un coup de foudre monstrueux pour cette descendante de la reine de Saba, à boire du thé dans la lumière tremblante de l'iPod de Benjamin Bushmils, qu'on appelle Ben, à *Venise*...

J'ai quitté la Bosnie-Herzégovine au tout début de l'année 1996. Je ne me souviens plus de ce que j'y ai fait entre 1991 et mon départ cette année-là. J'avais neuf ans en 1991, quatorze en 1996, et je ne me souviens pas de ces cinq années. Un grand trou, c'est tout. Je me souviens juste de mon arrivée à Boston, en plein automne, avec un groupe de dix autres paumés, des orphelins comme moi. Entre mon arrivée à l'aéroport de Logan et mon départ de Vukovar, à neuf ans, il y a ce grand trou. Je me souviens très bien comment j'y suis tombé dans ce trou, et ce qui s'est passé avant, mais pas du tout ce que j'y ai fait.

Vukovar, c'est en Croatie. À Vukovar, avant 1991, il y avait ma famille, mes sœurs, ma grand-mère, mes parents, le piano et Chopin, que j'ai retrouvés au cours du soir au conservatoire de Boston, en 2005 ou en 2006. À Vukovar, voyez, on était les sales Grecs, les Papadakis, pas des Yougos, même pas des Croates, des traine-savates quoi. Moi j'dis

souvent qu'on est toujours le Grec de quelqu'un : les Croates des Yougo, les Grecs des Croates, les Turcs des Allemands, les provinciaux des parigots, les noirs des blancs, les Arabes des juifs, les Européens des ricains... En 2005, je vous disais donc, je travaillais au McDonald's près de la station de métro à Cambridge, celle du campus d'Harvard, et j'étais responsable des frites. Les frites, c'était une promotion. Avant ça, c'était des toilettes dont j'avais la responsabilité. Je buvais beaucoup à cette époque, encore maintenant, mais moins, nettement moins. Quoi que... Je fumais aussi, et pas que des cigarettes, avec la bande du YMCA¹, quelques yougo comme moi et des blacks, beaucoup de blacks. J'en avais jamais vu autant auparavant, des blacks, faut dire aussi qu'il n'y en avait pas chez nous, à Vukovar. Tout mon pognon y passait alors, dans la fumette. Ça faisait une dizaine d'années que je trainais à Boston, dans ce quartier nauséabond et puant qui adjoignait le YMCA. Le seul truc qu'ils avaient pour eux et sur moi les Ricains et les blacks, à l'époque, c'était l'argot et l'anglais, ça m'avait pris du temps pour parler les deux, mais j'y étais arrivé. J'suis débrouillard, j'vous dis... J'avais, j'aurais toujours, me semble-t-il, mon putain d'accent yougoslavo-grec, mais ça, ça ne me gêne pas, disons que ça ne me gêne plus. Le vieux schnock, l'allemand, celui qui

¹ Young Men Christian Association, association caritative chrétienne qui travaille avec la jeunesse.

faisait la permanence de six heures à minuit et avec qui j'aimais jouer aux échecs, il m'avait tellement poussé, tellement insisté que j'étais allé les voir ceux du conservatoire. Il y avait ce programme pour les paumés comme moi.... Et j'avais repris le piano... Je faisais les frites la journée et mes gammes le soir, et ça me laissait largement de quoi faire la fête le restant de la nuit. L'avantage de faire les frites au McDo c'est qu'il n'y avait pas besoin de réfléchir, il y avait ce réveil, le *timer*, ils disaient ici. On mettait les frites dans l'huile bouillante, et trente secondes plus tard, bip-bip, on les sortait du panier et on recommençait. Le bazar continuait, huit heures d'affilée, c'était nickel pour la joie de vivre. C'était un peu comme le métronome au conservatoire, ça donnait le tempo et il n'y avait pas besoin de réfléchir. Et moi, ça m'arrangeait bien à l'époque, vu l'état dans lequel je commençais le boulot à neuf heures, les yeux rouges de bière et de shit. Mais bon, c'est fini tout ça. Les frites, ça n'a duré qu'un temps d'ailleurs. Ils m'avaient trouvé un boulot, au conservatoire, qui payait autant qu'au McDonald's, mais avec l'odeur de friture qui collait à la peau en moins.